



LA RUMEUR

(1684 mots de maux)

RESUME

Petit mirador pensant, ô, mirador suintant ! Loin d'un miracle d'or, bienvenue dans ce laconique corridor puant. Une voie jonchée d'humains, de crève-la-faim, de clodos et de bobos.

Petit mirador pensant, ô, mirador suintant ! Loin d'un miracle d'or, bienvenue dans ce laconique corridor puant. Une voie jonchée d'humains, de crève-la-faim, de clodos et de bobos. Ce serpent est venelle, cette venelle chemin, ce chemin devient rue pour se transformer en avenue. Cette tranchée à multiples tranchants respire depuis des millénaires. Elle respire la bêtise humaine à la foi mécréante poussant ainsi à la déchéance.

La rue expire. Elle expire la misère, la richesse, les galères, la révolution, la noblesse, la corruption et la violence. La traboule inspire. Elle inspire la résistance. La cour des miracles incite à l'amour et la haine, la haine et l'amour, un tout, un rien. Le cœur de la rue bat à un rythme insensé, un rythme cardiaque aux sons des révolutions, des manifestations, pulsations égales aux armes fatales.

La rue tachycarde, elle tachycarde à travers les viols et les crimes partagés ne comptant plus le massacre des innocents. Au-delà, bienvenue dans la rue de la paix où la rue fume le calumet pour être lieu de quiétude ; elle jouit à travers l'amour, les fantasmes naissants ; elle meurt pour renaître de ses fracas incessants. La rue dévie face à nos envies et vitalise nos esprits ; vitale à nos êtres, vivifiante là où le virus de l'humanité gangrène.

« Rue », « street », « strasse », « calle », « mitaani ». Le cœur de la rue est l'arme du peuple. Il descend dans la rue, brame, geint, casse et fracasse. Ce cri est sonnette d'alarme pour les gouvernements. Flot de larmes, de déceptions. La fin des rêves préside le génocide utopique. La rue est anarchiquement totalitaire. A chacun sa rue, l'urbanisation pour tous, secousses sur de la « HOUSE ». La rue est pour chacun comme chacun est à son destin, d'une corniche à sa niche, au croisement des chaumières, nous échangeons les pavés. « Chacun sa route, chacun son destin ».

L'étymologie du mot « rue », du latin vulgaire « ruga », signifie un « chemin bordé de maisons », sens issu par métaphore désignant les rides ou les plis. Je me plie donc à ce terme, face à mes premiers cheveux blancs, une ride naissante, ma jeunesse fuyante, je pense à mes rues, je me plonge dans le passé. Apesanteur, je remonte le temps.

Je suis née dans une rue, d'un autre pays, du même continent. Ma ligne de bus s'est transformée en hall de gare et de croissance en croissance, de touk-touk en dala-dala, d'airbus en Boeing, ma rue devint aéroport.

Station 7 - Au fond de l'impasse, enfant, j'arpentais la rue, je jouais dans les squares, j'aimais explorer différents trottoirs. J'apprenais à lire, quand au même moment résonnait dans

un horizon non lointain, cette guerre meurtrière, génocide sans fin, aux frontières d'une Europe. Europe tant contée par nos maîtres comme un mythe fabuleux construit sur des gravats, permettant la paix éternelle. Au plus profond de notre région, région de beurre et de poulets, où le brouillard traverse l'hiver, où les clochers sont rois, nous découvrons l'étranger, enfant de notre âge, dont les rêves supplantent le cauchemar des cendres de son passé. A l'orée de son enfance, ses songes voguaient sur une onde brune, fuyant l'enfer des ténèbres où les monstres du dessous de lit terrassent la vision de la vie. Nous, ensemble, nous étions le goût et le goût d'être, un bouquet de saveurs différentes, dans une commune entente. Nos différents regards communiaient. Notre rue était parsemée de visions conjointement distinctes, propres aux enfants, ponctuées de rires et d'apostrophes, d'exclamations et de suspensions, mettant la vie passée de notre nouvel ami entre parenthèses.

Station 9 - Gavroche, nous apprenions les fractions quand à 10.000 kilomètres au sud, un pays se fractionnait, pour couper des gens en plusieurs parties selon leurs ethnies. Des images atroces à coup de machettes détruisant un monde imaginaire pour prendre acte et raison du monde qui l'entoure, des rues jonchées de cadavres, dont les gouttières débordaient de sang.

Ainsi, petite enfant ; enfant petite, du bord de ma rue, je ne comprenais pas le jeu des grands, je rêvais d'excursions afin d'explorer et graviter autour du monde pour vivre la passion, toucher le ballon, développer un bistrot d'Haribo, échanger des POGGS et troquer des images Panini. Et le tic-tac de l'horloge me berçait. Mais une rue se métamorphose de par ses intempéries, ses joies et ses fracas de la vie. Pour chaque nouveau temps, un déménagement. A chaque rue, son temps, période inédite sans possibilité de retour. « Je vis donc je suis. » « Je suis donc je grandis ». Ainsi mes rues et mes halls défilèrent, je ne prenais guère mon temps, je filais à vitesse lumière dans l'atmosphère afin de défier l'inconstance du présent.

Rue de l'horloge, lieu-dit les Garrigoux, Mananjary, avenue Hassan II, rue Saana, rue de la paix, boulevard Salengro, Eldenaer strasse, Gandhi street, Casco Viejo, rue de l'espoir, carrer Barcelona, rue Jean Jaurès etc.

Station 20 - ma nouvelle rue s'appelle Eldenaer Strasse. Rue de l'espérance dans une capitale en transe. Berlin danse, bouge, moove sur une musique à outrance. Je ne vis que par elle, je respire, bouge, expire, je transpire, la pulsation de mon cœur crie Berlin, Berlin, Berlin. Une goutte de sueur, en pleine apesanteur, j'exalte, « ich bin eine Berlinerin », et ici nous voilà tolérants. Nous sommes le monde, nous apprenons nos langues et nous vivons la nuit. Dans cette ancienne ville aux multiples facettes, au siècle d'un millénaire d'histoire, nous découvrons

ses rues. Nous dansons avec son mur. Mur, à travers toi la différence, à travers toi la renaissance, l'union t'a porté loin et nous sommes là pour toi. *Berlin Calling is here*, et moi je pars en délire, il faut que je me retire, Berlin je te tire ma révérence, je change de cap pour une nouvelle rue. Rue de la Soif d'apprendre, rue de l'université. Mes gares deviennent aéroports.

Hall 25 - Le gong sonne, ma tête déraisonne, et me voilà nageant dans une nouvelle rue, en plein restau U. La Méditerranée respandit, mes études se finissent et Brassens vient à moi, le voyage me hante et me poursuit d'un zeste imbécile. Cheveux au vent, je quitte la rue de la science et m'en vais rejoindre le sud, les kasbahs, les médinas.

Hall 27 - Je pars cap sud, sous l'équateur, afin de contrer les lois du commerce et partager mes valeurs dans les associations. Les ONG sont maltraitées. Péripatéticiennes, leurs trottoirs appartiennent aux différentes rues tenues par la coopération internationale. Les ONG marchent ainsi en reculant, à dire fort ce que les autres pensent tout bas, pour un maximum d'efforts et très peu de résultats. La prostitution prône, leurs maques sont les gouvernements, et nous apprenons comment faire des affaires avec le Programme Alimentaire de la plus grande agence humanitaire. Ici, les ventres des enfants sont ballonnés, la population sous-alimentée, certains sont affamés, les gens se sentent oubliés, spoliés, et la révolte tarde à gronder. Dans ma rue, les gens ont faim. A quelques pas, les gens sont gras.

Ma nouvelle rue se situe rue de la Paix, d'un pays : le Bu{RU}ndi, au centre de l'Afrique, là où les onomatopées vibrent avec le cœur des tambourinaires, là où le ciel répond par des éclairs. La ville vit pour ses rues, les rues sont cette ville, chaque rue représente des gosses, à chaque gosse sa rue, ici chaque personne travaille sa propre notion de liberté et de démocratie dans le respect de l'autre.

Mais le 25 avril 2015, le grand parti prend parti de foutre en l'air cet esprit. Les radios sont brûlées et, sans plus aucune information tangible possible, les rumeurs prennent le pouvoir. La paix n'est pas le contraire de la guerre mais bien de la peur. Adieu boulevard de la République non autoritaire, au carrefour des horreurs, les gens retrouvent leurs torpeurs. Le cœur de la rue tremble. Le passé se répète. La guerre éclate de nouveau, encore et encore jusqu'à l'aurore. La rue vibre, les citoyens manifestent. La rue saigne, les citoyens sont balayés. Un coupé décalé d'idéaux tombés bas. L'esprit de la rue meurt. Mon hall 30 se termine ainsi. La trentième bougie se souffle alors que ma rue ne respire plus. Les tambours ont arrêté de jouer. Les criquets continuent de chanter. Mes amis ont fui. Demain, j'évacue, sans pour autant évacuer les horreurs passées, les espoirs écrasés. Demain, je fuis moi aussi.

Hall 30 - Nouveau départ, nouvelle vie, me voilà dans une rue justicière. Ici, les cadavres font office de prison pour l'éternité. La rue devient dangereuse la nuit. La rue ici, choisit de te laisser en vie. Loin de chez moi, je perds la foi, la foi de l'être, ma foi en l'humanité. Non résignée mais bien indignée, je retourne à la source, sur mes premiers trottoirs.

Hall 31 - Je change de cap et reprends le chemin de l'université pour apprendre à enseigner. Mais, de retour chez moi, dans les rues, rien ne va plus. Au Hall 31, des aéroports parisiens, new-yorkais, romains, londoniens, les militaires défilent, les présidents changent, le nord s'autocratise, le nord parle de Dieux et de protectionnisme, le nord n'accepte plus, le nord ne tolère plus. Les rues s'embrasent mais ne s'embrassent plus, les rues sont témoins de la méfiance et de l'ignorance, d'où une montée de violence. Des jeunes étrangers se noient dans l'indifférence, dans la Tamise ou à Venise, là où ils pensaient avoir touché la terre promise. Des matraques et l'argent sodomisent l'image de la justice. Marianne est maltraitée, Gavroche exhume ses larmes, le drapeau de la France pleure ses valeurs d'égalité et de fraternité, répudiées. Les esprits lucides manifestent. Des partis naissent. Les extrêmes s'engraissent. Tout est permis dans les maux extrêmes.

Et au changement de ce nouveau cap, la rue impassible reste.

La rue observe. ...